

AOÛT 2022

Vendredi 5 aout 2022

Mots-Clefs : Août – Cycle – Festival – Journal

J'ouvre à nouveau mon journal après une pause que je ne saurais quantifier en nombre de jours. J'ai finalement peu de chose à y marquer tant les jours passés à organiser le festival l'Abeille Beugle ont marqué une réelle déconnexion avec une dimension réflexive liée à l'action elle-même. J'ai simplement eu une sensation étrange en revenant du festival, il y a deux jours, qui me semblait pouvoir marquer la fin d'une sorte de cycle. J'étais à ce moment-là au volant du trafic que j'ai emprunté à mes parents il y a quelques mois de cela maintenant. À ce moment-là je partais pour Toulouse le cœur gros. Me voilà au volant de ce camion, mais cette fois-ci pour le rendre. L'expérience que je quitte alors est celle du festival. Au cours de ce festival, j'ai intégré une partie de ce que j'ai vu et fait à Toulouse en matière de cuisine à savoir se débarrasser du plastique pour ne fonctionner qu'avec des assiettes et des couverts en dur. C'est l'une de mes petites fiertés de ce festival, s'être débarrasser du plastique en ce qui concerne le service des repas. Cette habitude de servir en barquette nous la gardions des premières éditions des années 2000. Un geste modeste, donc, mais qui fait du bien, surtout lorsqu'il fonctionne avec un système de vaisselle autogérée qui lui aussi aura plutôt bien fonctionné.

Cette édition aura été très éprouvante pour moi, mais je sens que de l'avoir traversé me projette vers une énergie nouvelle dont je peine encore à savoir comment celle-ci va s'employer. Si un cycle se ferme, peut-être un cycle compliqué sur le plan personnel, un autre s'ouvre avec beaucoup de travail, d'échéances, comment vais-je les tenir ? C'est probablement ce que va documenter ce journal ces prochaines semaines, ces prochains mois.

Mes premiers pas dans ce nouveau cycle se feront autour de mon journal mettre en ligne les mois de juin et juillet, mettre au propre le journal d'un vacataire ignorant et surtout avancer sur Notoktone. Je sens cette action fragile depuis mon inexpérience, mais j'ai le temps d'en faire quelque chose, il faut que je m'y emploie.

Lundi 15 aout 2022 (9h00)

Mots-Clefs : Dewey – Art – Concept – Romain Louvel – Medium – Architecture

Je reprends ce journal alors que je souhaitais ne pas le reprendre tant que je n'avais pas publié le mois de juillet. Les derniers jours ont été plus difficiles à gérer du côté du travail pris entre les complications pour papa et l'achat d'une voiture que je bricole en espérant pouvoir y dormir dès cette semaine. J'ai réussi à tenir, à moitié, mon engagement à terminer Dewey avant la rentrée de septembre. Je n'ose plus rien promettre, mais j'ai la sensation que cette fois-ci j'y suis. Ce matin, à la faveur d'une insomnie, je reprends la lecture, perché à côté du chalet, à l'aube et à la frontale. Je me rends compte que je lis beaucoup plus vite qu'au début de ma lecture il y a plusieurs mois maintenant. Ça y est j'ai pris des automatismes de lectures que je mesure à la fois dans ma capacité à lire plus vite certains passages qui me semblent moins pertinents dans ce que je comprends rechercher dans ma lecture de ce livre. Je sens aussi que j'ai intégré des éléments « techniques » du raisonnement de l'auteur et que j'ai moins à relire ce que je lis.

Cet engagement bouscule des choses dans ma tête et me fait dire à mesure que certaines de ces choses s'effacent qu'il faut que je prenne en note, que je documente un peu. Comme je ne tiens pas mon journal, j'écris aussi beaucoup plus sur le livre, j'écris parfois de longues phrases, des

noms d'auteurs en lien ou encore des mots « thématiques » tels que Medium, architecture ou encore friche...

Il se passe quelque chose ce matin où je retrouve le sentiment éprouver il y a trois jours à la lecture et qu'il me semblait avoir un peu perdu. Je retrouve ce sentiment peut-être à la page 375 avec ce passage :

« Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur ce sujet, sinon pour indiquer que même dans cette large différenciation entre les arts automatiques et les arts de construction, nous avons affaire à des formes intermédiaires de transition et d'influences réciproques, plutôt qu'à des compartiments de casier »

Cette phrase me renvoie au sentiment de « transposition » ou à l'effet d'analogie », commun à beaucoup de lecture et peut-être au fait même de lire, qui plus est en SHS. C'est ce qui opère parfois dans le livre de Dewey, je transpose cette phrase au « lieu » plutôt qu'à l'art. Ce phénomène s'accroît particulièrement ici du fait des termes « intermédiaires » et « transition » qui me mettent en alerte, en éveil. J'élucide un peu alors ma manière de lire le livre en retrouvant cette sensation de voir comment l'art comme expérience donne à penser le lieu depuis l'expérience, par exemple l'expérience que nous faisons de la ville ou encore de l'organisation collective. En note, en bas de la page 375, je marque pour « parallèle ». J'associe donc ici transposer à faire un parallèle. Je note aussi : « L'art comme médium ».

Mon cheminement de lecture passe donc par ces interpellations. Ma reprise de la lecture de Dewey démarre au début du mois d'août par ce passage autour du Medium aux environs des pages 325. Là aussi donc, une transposition. J'utilise ou plutôt je travaille cette question du Medium depuis Mechoulan (Intermédialité) et Yves Citton dans Médiarchie. J'en fais aussi une lecture peut-être moins technique, plus organique chez, Haraway. Yves Citton parle, je crois, d'appareillages quand Haraway, sans parler de la même chose, évoque des relations de partenaires. Dewey, évoque le Medium comme un moyen, mais qui communique quelque chose *a priori* et qui appartient à l'oeuvre intrinsèquement. Il me semble comprendre là-dedans que le geste est intrinsèque à l'oeuvre lui aussi. J'éprouve ici un intérêt (relatif) à penser cette question du médium dans l'art et de voir ainsi utiliser ce terme et ça distinction avec un moyen qui ne poursuivrait qu'une fin. Par exemple l'essence que l'on met dans la voiture pour emmener ses enfants à l'école (moyen). À distinguer d'un choix de couleur, associé à une autre et réparti spécifiquement sur une surface de manière à « exprimer » quelque chose (médium).

« Médium désigne avant tout un intermédiaire. L'importance du mot « moyen » est de même nature. Il s'agit des instances intermédiaires grâce auxquelles une chose absente devient présente. Tous les moyens ne remplissent cependant pas la fonction d'un médium. Il y a deux sortes de moyens. Les uns sont extérieurs à ce qui est accompli ; les autres sont intégrés aux conséquences produites et ils leur restent immanents. Il y a des fins qui marquent simplement l'interruption et il y a des fins qui accomplissent ce qui s'est produit auparavant. » p.326

Penser l'art comme médium me met en tension à nouveau et je ne le ressens pas comme une manière de réessentialiser l'art, mais finalement de l'envisager comme le médium permettant certaines expériences, comme celle de l'association Lamartine et avant elle probablement celle de RVI. L'autre chose est plus personnelle à savoir comment l'art est aussi le médium de mon expérience et, donc, de mon expérience sociologique. Je dirai que cela est explicite, par exemple avec Jean-Spagh, mais cela l'est aussi de façon plus implicite avec le journal.

Ma lecture du matin fait aussi écho aux textes de la revue Agencements et notamment autour d'un passage où il est question à la fois de définition et de concepts. Le passage s'ouvre aux pages 356 et 357 autour de la question de l'usage des définitions. J'apprécie que l'auteur prenne un temps

à ce sujet et cela offre des perspectives de réflexions quant à la possibilité de faire abstraction de définitions à la fois dans le cadre d'un travail intellectuel, mais aussi dans nos entreprises collectives. Léa disait de la friche qu'elle est « non-rédigeable », je dirai qu'elle est non définissable où alors au moyen d'un travail colossal qui, pour qu'il soit « exacte » aujourd'hui nécessiterait de faire parler des morts ou possiblement des choses qui ne parlent pas. Cette ouverture depuis l'acte de définir fait écho jusqu'aux pages 370-371 où précisément il est question cette fois-ci de l'usage des « concepts » :

« Si nous nous limitons à un seul aspect, le ridicule, le rire, le comique est ce dont on rit. Mais on rit aussi à cause d'autre chose ; on rit par enthousiasme, par simple bonne humeur, par mépris et par embarras. Pourquoi limiter toutes ces variations de tendances à un seul concept rigide et hâtif ? Ce n'est pas que les concepts ne soient pas le coeur de la pensée, mais leur véritable fonction est d'être un instrument pour approcher le jeu changeant du matériau concret, et non de le fixer dans un rigide immobilité ».

Plus loin, dans la même page (371), je souligne une phrase très courte et je signale de trois barres : « *Au lieu de prêter attention à son sujet il [l'artiste] se conforme aux règles* ».

Je relie, le mot « concept » que j'ai écrit au crayon en en-tête de page aux trois barre par deux flèches et à leur intersection j'inscris « Romain Louvel, L'art assujettit à ses concepts ».

Cette association traduit aussi toujours cette tension à la lecture du livre, comment réinvestir cette lecture dans l'action à l'endroit où cela fait politiquement sens selon moi vis-à-vis de ce que j'éprouve, observe. Je n'ai pas nécessairement la réponse, mais dans ma lecture je continue à être convaincu que celle-ci m'outil intellectuellement, sociologiquement et politiquement tout en restant inquiet que cela soit une forme d'auto-persuasion déculpabilisante. Par ailleurs, le livre dans sa forme pédagogique, qui reste toujours une forme pour moi élitiste et bourgeoise, invite tout de même à continuer à travailler des formes. Il est question à beaucoup d'endroits de substance et c'est cette substance qui justement peut avoir un sens politique, peut agir aux côtés du travail social par exemple, ou d'une sociologie ou aussi, et bien sûr de manière autonome, indépendante. En libérant des concepts l'art, Dewey et à sa suite Romain Louvel partage l'enjeu politique qui consiste à inventer à perpétuité. L'art comme médium renvoie donc à la fois à la qualité d'intermédiaire (qui communique) et comme quelque chose d'indépendant au sens qu'il doit se délivrer des appellations, des concepts auquel il est soumis et ce jusqu'aux politiques culturelles, ce que raconte très bien Romain Louvel dans *Agencements* à mon sens. Je fais évidemment ici le parallèle avec la dynamique des Lieux intermédiaires et indépendants.

Je note à ce propos la phrase suivante page 374 : « *Même dans le cas de cette large variété des arts, nous sommes plutôt en présence d'un spectre que de classes séparées* ». La vertu pédagogique du livre serait donc aussi dans cette capacité à penser des médiums qui communiquent des relations entre des qualités élucidées : rythmes, vitesses, profondeurs, variations, courbes, lignes, espace, temps et qui s'incarnent dans des objets qui n'ont pas de nécessité propre à être définis depuis des concepts.

Le 9 août je note quelques phrases dans mon carnet. Je ne sais plus trop d'où cela vient, mais cela tourne autour à la fois de la notion de récit et à la fois de devenir non-spécifique. J'arrive, je crois, à relier cela avec ce que je viens d'écrire et de lire ce matin. À la fois l'importance de ne pas définir et de conceptualiser pour un devenir non-spécifique. À la fois cette idée de transposition. Comment L'art comme expérience, puis pour l'expérience de la friche Lamartine l'art

comme médium donne des lieux qui pour moi produisent de la non-spécificité et qui sont en lutte permanente contre leur devenir spécifique : un équipement artistique. Je pense bien sûr à la salle ERP, mais aussi aux Expos de couloirs qui sont pour l'instant deux émanations artistiques qui résultent de ce statut d'ERP. Il y a avec les expos couloirs différents produits artistiques qui ont des statuts différents. Les fresques murales (visée décorative immédiate dans le lieu) et les œuvres exposées dans le cadre d'un dispositif particulier d'exposition ouverte au public. Je ne sais pas vraiment si cette réflexion a du sens, mais je note cela aussi à la lecture de la page 366 ce matin.

Il y a, aussi, cette question du récit que je livre de la friche aussi par ce journal et sa publication désormais sur internet. Pendant ce début de mois d'août je suis traversé par cette question puisque je passe du temps à me relire. Je suis saisi par la perte de sens à la fois depuis la banalité de ce j'y trouve, mais aussi depuis cette sensation d'égoïsme à passer du temps à me relire, me corriger pour ensuite me publier. Le sens pour moi, je le vois très bien, parfois je le trouve par les autres, c'est rare, mais cela arrive. Au milieu de tout cela, bien sûr il y a du doute, de la remise en question. Est-ce que ma publication sur le site de mon journal est l'équivalent d'une expo de couloirs ? Ou plutôt d'une fresque ? Je finis par trouver du sens à cette banalité malgré tout et du sens en ce récit surabondant. Je pars du principe que mon journal, est un récit car, s'il essaye de dire beaucoup il sélectionne, oublie et il est très subjectif. Ce récit fait sens parce que je suis convaincu que ces lieux sont des lieux qui façonnent des trajectoires parfois, pour ne pas dire souvent, de vie, pour celles et ceux qui s'y investissent durablement. C'est une évidence pour toutes celles et ceux qui s'y investissent ou qui s'y intéresse. Souvent réduit à des espaces de création, à ce qui en sort, à l'expérience artistique dans la ville ou ailleurs est-ce qu'on omet pas finalement ce que l'expérience de ces lieux fabrique au-delà de cette évidence artistique ? Est-ce qu'on mesure dans quoi on met les pieds le jour où l'on passe la porte, qu'on s'engage à tel endroit sans réellement se dire qu'on est parti pour une décennie ou plus. C'est le propre de beaucoup d'engagements, mais c'est aussi, je crois, le cas au sein de l'Association Lamartine comme lieu intermédiaire.

J'oublie de documenter aussi la réflexion autour de l'architecture que vient alimenter la lecture de Dewey ce matin. Là aussi, une lecture vieillissante de l'architecture, mais qui, comme elle vient parler de « substance », de « matériau », de « médium » donne à penser comment tout cela s'est réinventer depuis et continue à s'inventer. Je pense notamment à la façon dont l'architecture, considérée ici comme art, travaille en puissance des écologies mentales depuis la conception par l'architecte, sociale depuis les constructions (chaînes de coopérations) et depuis la manière dont ces espaces sont habités et habitent et, enfin, environnementales depuis leurs relations à la gravité, la pesanteurs, les forces en jeux ou encore le matériau de construction. Comment se réinventent ces écologies inhérentes à l'art que constitue l'architecture depuis l'expérience que je fais de l'architecture avec les Pourquoi Pas !?. Je pense ici à UN FUTUR RETROUVE et la manière dont cette action a constitué un cas pour penser l'art comme expérience réactualisée aussi depuis des médiums qui se croisent dans un espace où l'art est largement assujéti à ses concepts. Les pages où sont annotées « architectures » ou UFR sont les pages 350, 365, 377.

En parcourant le livre pour trouver ces pages, je retrouve également une annotation, sur le livre. Cette note laisse apparaître l'interrogation de savoir si l'écriture de la thèse ne sera finalement pas l'espace où je pourrais travailler pleinement ce qui fait friche selon moi au-delà de l'expérience Lamartinienne j'imagine. Cette annotation, je l'écris depuis à la fois le moment de relecture de mes journaux de juin et juillet pour publication, ou il y a un travail de documentation sur la friche Lamartine et un travail de médiation, justement sur ce que je peux ou non médiatiser, à la fois de ma lecture de Dewey, qui stimule mes aspirations en termes d'engagement de nos pratiques dans nos environnements.

Mercredi 31 août 2022

Mots-Clefs : *Dewey – Journal – Imagination – Intermédialité – Immédiation – Intermédiaire – Esprit (mind) – Arrière-plan – Relation*

Une reprise du journal ce jour, dernier du mois d'août après un mois plutôt oisif et des journées de travaillent en pointillés entre Notoktone et l'actualisation de mon journal ou encore la tentative de finir le livre de Dewey. Une reprise du journal qui marque aussi une reprise du travail depuis le début de semaine et un bel élan autour des différents projets et actions qui se dessinent ces prochaines semaines, entre les résidences de l'Opéra, Notoktone ou encore les journées « Faire recherche, faire commun en quartiers populaires » les 7 et 8 octobre. Journées qui se préparent d'ores et déjà et un peu plus la semaine prochaine avec Nicolas.

La journée d'aujourd'hui se passe à Tissot, plutôt calme dans la matinée, mais le lieu se remplit un peu la journée. Je profite pleinement de ces différentes énergies. Ce qui active cette écriture se trouve à mon sens au croisement de deux lectures qui rythment ma journée, celle de Dewey, toujours, et celle de mon journal, encore, que je lis aussi en diagonale pour le publier sous une autre forme sur le site. Je ne m'habitue pas vraiment au nouvel éditeur de texte sur wordpress donc je décide de tout charger en PDF pour mieux maîtriser la police notamment et les différents registres d'écriture principalement (écriture personnelle, citation de textes, extraits de notes...). Ce faisant, je commence à anticiper le futur ouvrage qui sera composé du journal 2022 augmenté du texte « Le journal et son partage » rédigé justement à l'occasion de ce partage. Une autre idée me vient, celle de rédiger une autobiographie située de cette année 2022. L'utilité de ce texte résiderait à la fois dans une présentation de l'auteur, moi-même, et à la fois dans une présentation des différents éléments qui peuvent apparaître un peu flou à la lecture du journal. Cela permettra de limiter le nombre de notes bas de pages, par exemple.

Contextualisé cette année 2022 fait sens aussi parce qu'elle dénote par son rythme un peu déroutant, un peu déconcertant avec l'arrêt de certains projets, la difficulté dans d'autres et, en même temps, ce travail plus intense du journal, cette tentative d'entrer aussi dans cette masse de texte. Il y a eu ces six premiers mois particuliers et s'en viennent quatre autres autrement particulier et dense. J'ai envie de pouvoir tenir la cadence, aussi au niveau du journal. Je ne sais pas comment je vais pouvoir tenir.

J'accélère dans ma lecture de Dewey, une fois de plus, je ne tiendrai pas mon objectif, mais à force de ne pas le tenir je continue tout de même à le lire. La lecture de ces deux derniers jours me motive à finir tant certains passages me dépassent et d'autres m'accrochent et me raccrochent à des notions clefs de ma recherche. J'ai l'impression que l'essentiel du livre et derrière moi au sens où j'ai compris ce que j'allais en tirer. Je ne suis pas à l'abri d'une surprise pour autant. Je ne regrette pas de tenir cette lecture, elle va m'accompagner dans le temps long, je n'en doute pas et elle restera un marqueur fort de ma trajectoire cette année. Elle aura été difficile dans le contexte de cette année, mais elle me redonne le goût à une lecture déterminée et à tenir un ouvrage.

Les notions sont principalement celles d'intermédialité et d'immédiation que j'interprète à la lecture des passages sur l'imagination autour des pages 420-440. L'imagination est perçue par l'auteur comme la rencontre, depuis l'expérience entre un passé et un présent et, ce faisant comme un « remaniement du passé ». Il y a ici un rapport fort au présent et le sens que celui-ci prend dans ce qui advient. C'est par l'imagination que l'auteur invite à nouveau cette question du rapport au temps qu'entretient l'art entendu comme expérience.

« L'imagination est la seule porte par laquelle ces significations peuvent se frayer un accès à une interaction en cours; ou mieux comme on vient de le voir l'ajustement conscient entre l'ancien et le nouveau est imagination. L'interaction entre l'être vivant et son environnement se rencontre dès la

vie végétative et animale. Mais l'expérience déployée n'est humaine et consciente que quand ce qui est donné ici et maintenant s'enrichit des significations et valeurs tirées de ce qui est en fait absent et seulement présent par l'imagination.

Il y a toujours un fossé entre l'ici et le maintenant de l'interaction directe et les interactions antérieures dont le résultat consolidé stocke les significations grâce auxquelles nous saisissons et comprenons les occurrences en cours. Compte tenu de ce fossé, toute perception consciente court un risque ; elle revient à s'aventurer dans l'inconnu, car en faisant assimiler le présent par le passé elle occasionne en même temps un remaniement de ce passé. Quand passé et présent s'ajustent exactement l'un à l'autre, quand tout n'est que récurrence et complète uniformité, l'expérience qui en résulte est routinière et mécanique ; elle ne parvient pas à la prise de conscience propre à la perception. L'inertie de l'habitude outrepassa l'adaptation de la signification de l'ici et maintenant à celle des expériences, sans laquelle il n'y a pas de conscience, pas de moment imaginaire de l'expérience. » p442

« Ce sont cependant ces significations qui, dans toute œuvre d'art, sont incorporées de fait dans un matériau qui du même coup devient le médium de leur expression. » p 442

Pourtant, à la différence de la machine, l'œuvre d'art ne résulte pas seulement de l'imagination, elle opère sur le plan de l'imagination et non celui des existences physiques. Elle a pour office de concentrer et de développer une expérience immédiate ». p443.

La première citation me parle de d'intermédialité dans ce rapport au temps, quand la seconde justement revient sur l'idée de médium étymologiquement proche d'intermédialité et de l'idée d'immédiateté qui, avec la troisième citation me renvoie à l'immédiation, donc à l'idée d'une médiation immédiate. Cette idée que l'on retrouve chez Jacopo Rasmi dans la préface du livre de Manning et Massumi. Toujours, avec ce radical Med un rapport au temps, aux présents, aux relations immédiates et aux médiums. Il y a aussi cette question de l'intermédialité donc, de l'intermédiaire non pas comme maillon d'une chaîne de production ou de coopération, mais comme l'espace-temps d'un autre rapport à l'environnement, un rapport médian, un rapport de milieu.

La notion de lieu fait aussi surface dans ma lecture du jour. Elle fait surface plus avec l'idée de matérialité et la manière dont l'expérience même intellectuelle prend corps, s'active en pratique et dans des espaces. Je retrouve ici l'idée de « praticien·ne » chère à l'environnement des « Fabriques de sociologie » je retrouve aussi là l'idée d'Haraway qui, en dialoguant toujours avec Latour, cherche elle aussi à contredire cette vieille « tradition séparatiste qui vise à séparer le « corps et l'esprit » pour le dire ici avec Dewey.

« La psychologie populaire et une bonne part de la psychologie d'ambition scientifique ont été presque entièrement contaminées par la séparation de l'esprit et du corps. Cette conception séparatiste a pour corollaire inévitable la postulation d'un dualisme entre l'« esprit » et la « pratique », dans la mesure où cette dernière doit s'actualiser en mouvements corporels. Il se peut que l'idée de cette séparation trouve en partie son origine dans le fait que l'essentiel de la vie mentale à un moment donné se tient à l'écart de l'action. Une fois établie, la séparation confirme certainement la théorie suivant laquelle le mental, l'âme, l'esprit, peuvent exister et déployer leurs opérations en l'absence d'interactions entre l'organisme et son environnement. »

Elle fait surface dans un long passage où l'auteur mentionne l'importance de « l'esprit » traduit ici de l'anglais « mind » que le traducteur ne traduit pas toujours pour que l'on puisse bien comprendre l'idée que cherche à partager l'auteur (à partir de la page 428). En reprenant différentes formules avec « mind » en anglais, l'auteur démontre comment l'esprit n'est pas une exception, une fonction

isolée, mais bien quelque chose propre à l'expérience, au faire, qui fait participer l'ensemble du corps et de l'intellect à des interactions avec l'environnement, l'auteur parlerait sûrement de « transaction ». A la notion d'esprit est rattachée celle « d'arrière-plan ». C'est à l'endroit de cette notion d'arrière-plan que je fais à nouveau l'analogie avec ma pratique du journal. Au sens où le journal vient peut-être matérialiser ce rapport pratique que recouvre l'idée d'esprit et dans laquelle je retrouve aussi l'idée d'ajustement.

« Actif et dans l'attente, l'arrière-plan se tient à l'affût et traite tout ce qui vient se produire de manière à l'intégrer à sa propre structure. En tant qu'arrière-plan, l'esprit se construit sur la base des modifications du soi intervenus au cours d'interactions antérieures avec l'environnement » p 430

« L'esprit est plus que la conscience, car il est l'arrière-plan, invariant tout autant que changeant, dont la conscience est le premier plan. L'esprit ne change que lentement, instruit simultanément par ses intérêts et par les circonstances » p 432 .

Aujourd'hui, en travaillant le journal, et notamment en l'anonymisant, une autre réflexion s'invite notamment sur le faire méthode. Alors que le journal et la manière dont le pratique me semble être une forme peu ou moins conventionnelle pour une pratique sociologique, je mesure, par le geste de l'anonymisation, comment la méthode se reconstruit. Cela depuis l'enjeu de partage. D'une certaine façon — et la manière dont j'analyse mon journal de manière imprévue depuis ma lecture Dewey en est une sorte de preuve — le journal devient bel est bien un matériau de ma recherche et le partage comme matériau. C'est donc toujours cette idée que le matériau de ma recherche est une forme relationnel.

Je m'interroge sur ce moment relationnel que nous vivons socialement ou la relation, que ce soit dans l'attrait pour des formes biologiques tel que le Lichen dans les champs scientifique et philosophique pour les esthétiques relationnelles ou plutôt l'art en commun dans le champ de l'art ou enfin l'importance des réseaux sociaux. Comment s'exprime-t-il dans l'art. J'imagine que cela est en partie abordé dans les derniers livres que j'ai acheté (je pense à l'art en commun justement) ou encore que l'on retrouve de cela dans ce que développe Romain Louvel dans les articles d'Agencements. Mais j'ai envie de prêter attention à la manière dont la relation comme matériau devient alors medium pour des formes artistiques. Est-ce que je peux aussi lire Jean-Spagh à l'aune de ces réflexions, ou encore la manière dont travaille la compagnie Turpaux, Fabien ou Maxime Delhomme ? Quelles réalités politiques et sociales se retrouvent dans ces pratiques artistiques ?